846C427
Om

CHEVALLARD-FILIPPI, H.
LA MER INTERIEURE.

Huguette CHEVALLARD-FILIPPI

LA MER INTÉRIEURE

Poèmes

ÉDITIONS DE LA REVUE MODERNE
88, rue Saint-Denis, PARIS-Ier

Huguette CHEVALLARD-FILIPPI

LA MER INTÉRIEURE

Poèmes

ÉDITIONS DE LA REVUE MODERNE
88, rue Saint-Denis, PARIS-Ier

Db 53_00982

LA MER INTÉRIEURE

Poèmes

846C427
Om

AFRIQUE

Un soir que je rêvais aux plus quiètes criques
De mes lointains d'enfant,
J'écoutais une voix qui bientôt s'étoffant
Fut celle de l'Afrique.

— Viens, me dit-elle, attarde au sol qui te fut cher
Tes longues mains d'absente,
Sans y chercher en vain, suivant l'humaine pente,
L'écho de ton désert.

Tu ne retrouveras sur ma terre païenne
Aucun de tes chagrins.
Ma lumière détruit le germe de ces grains
Que font lever les peines.

J'aime à te protéger, loin des rocs hérissés,
Des tempêtes, des brumes ;
Mais tu voulus partir, et goûter l'amertume
Des horizons glacés.

FARMINGTON ME 04938 HARV. COLL. LIB. MAY 7 1953 SLOCUM

Si tu souffris, hélas, c'est par les vents du large,
Les ouragans du nord
Qui fouettèrent ta barque au débouché du port,
L'assaillant de leur charge.

Les algues et l'embrun glissèrent sur ton front
Leurs doigts mous et polaires
Et tes os furent prêts à grossir le calcaire
Inconnu des grands fonds.

Mais je te retrouvai sur une plage rousse
Faite d'ambre et de miel
Et tes yeux crurent voir sur eux s'ouvrir le ciel
Comme une porte douce.

L'orage était passé, telle passe la nuit,
Telle une onde déferle ;
Je t'entourais d'azur, comme fait une perle
Qui d'un rien se construit.

La mer à tes pieds nus, oubliant ses abîmes
Léchait un peu de sang,
Et ta tête baignait dans les ruisseaux d'encens
De mes lys maritimes.

Ton sol natal est l'orbe étincelant que bat
La Méditerranée ;
A l'arctique Océan tu n'es pas destinée,
Mais à d'autres combats.

Viens que je te réchauffe, et vois monter les disques
De mes soleils pourprés ;
Que vibre à ma chaleur, comme un cep épampré,
Ton chant sous les lentisques.

Le Temps cerne déjà d'un cercle étroit de faim
Ton passé vulnérable,
En préparant pour lui son haleine de sable
Et sa dent de requin ;

Sauve-le, sauve-toi, redis à ma paresse
Les chansons de ton cœur,
Sur mes arides flancs, éparpille des fleurs,
Celles de ta jeunesse.

LA MOISSON

Somptueuses moissons, larges faux de lumière
Glissant d'une cadence aisée et familière
Sans les blesser, sur mes heureux étés d'enfant,
Vais-je vous retrouver dans ce grain qui se fend
Et, sous mon ongle, effrite une pulpe poudreuse ?

Vous, profonde blessure au cœur du champ, que creuse
Le long couteau bleuté de rapides éclairs,
Chemin vierge surpris au secret des blés clairs
Libérant au grand jour leurs sautillantes cailles,
Mystère pénétré que déchire l'entaille
Où coulent comme sang de savoureux trésors,
Combien j'aimais vous suivre entre vos souples bords !

Dans la plaine s'ouvrant, généreuse corbeille,
La machine bruissait comme un essaim d'abeilles
En abattant au loin ses grands bras de faucheux ;
Et dans l'air devenu si doux et pelucheux
Qu'il me semblait frôler en jouant une pêche,
Les cris durs d'un Arabe éparpillaient leurs flèches.

Gagnant à chaque tour l'éteule étrecissait
Son cerne, en menaçant au jour qui finissait
Un émouvant bouquet dont les ultimes tiges
Résistaient à l'assaut ; le bruit sourd des rémiges
Qu'agitaient les pigeons en disputant leurs grains
Sombrait dans le silence avec les derniers brins.
Ma terre alors portait l'étrange lassitude
Et la beauté de qui renonce et se dénude ;
Plus rien ne frémissait. Aux horizons déserts
La nuit s'acheminait, penchant la lune vers
Les javelles d'épis aux formes lisses, nues,
Dont la longue promesse est près d'être tenue.
Quelques rayons perdus effleuraient les cheveux
De la gerbe endormie ; et les chaumes soyeux
Jamais découragés sous le fer qui mutile
Prolongeaient leur élan dans un geste inutile,
Et, par delà le temps, supportaient le frisson
Et le calme océan d'éternelles moissons.

LA CHEVRETTE

Quoique la vérité sans façons me démente
Elle est sûrement née au bas de quelque pente ;
Qui sait ? — Sur le sommet de l'île de Capri
A l'heure où le soleil à la beauté sourit.

Elle vécut longtemps sur une rive heureuse,
Et lorsque à son retour de chasse fructueuse
L'Argonaute y mouilla près de son fin gazon,
Sa fourrure baigna les poignets de Jason
Mieux que l'or dérobé sous d'autres latitudes
Et, tiède, dénoua leurs longues lassitudes.

Quelques siècles passés, le voici revenu
Ce petit diable blanc, avec son museau nu,
Humide et frémissant sur un brin d'herbe verte,
Sa narine à tous vents comme une rose ouverte,
Sous leur frange cachés, quatre sabots ardents
Aux élans trop hardis pour n'être pas prudents,
Ce front dur où mon doigt en vain cherche une corne
(Ne serait-elle pas, en puissance, licorne ?)
Et ces yeux longs, bleu pâle, à l'iris violet...

Je ne me lasse pas de voir ce blanc galet
Lancé d'une main sûre et qui glisse et ricoche
Sur les étangs de fleurs et les écueils de roche
Pour se perdre aux lointains d'un horizon brumeux
— Puis renaître à mes pieds dans le flot écumeux
D'une étale toison, à l'ombre d'un lentisque.
J'évoque sur son front l'éclat sombre du disque
Dont le peuple d'Egypte auréolait ses dieux.
Mais j'ai beau rappeler les jours prestigieux
Du bestiaire sacré, tout me prouve la vie
D'un être que l'instinct sans mémoire convie
A gorger ses poumons de l'arome du thym,
A ne saisir du temps qu'un éternel matin
Où caprices et bonds surmontent tout obstacle.

Je la guette d'un œil, souhaitant un miracle,
Ou quelque signe obscur de sa divinité.
Suivant sa danse agreste avec témérité,
Je la vois, parvenue au sommet de l'ivresse,
Lorsque le pur désir d'un envol la caresse,
Prendre enfin, dos en arc, sabots joints de bonheur,
La pose qu'elle aurait sur le cou du Seigneur.

EL GUETMA

El Guetma, nom sonore, étrange, barbaresque,
Légère vision, porche, voûte mauresque
Gardant en sa fraîcheur l'écho d'un pas viril,
Urne calme remplie au flot changeant des rêves,
Echanson de l'oubli, Léthé sans fonds ni grèves,
Thème mélancolique, enlacement subtil,
Ma plume paresseuse ébauche votre fresque
A cette heure où mon chant n'est rien, qu'une arabesque.

LA PIERRE BLANCHE

Midi sur mon jardin surplombe en oiseau lourd.
— Pas une feuille au loin qui soupire ou frissonne ;
L'ombre sous le couvert fuit et se pelotonne
Où les chiens accablés rêvent, le souffle court.

Le ciel entier est un soleil fluide, qui sourd
Jusque sur les draps frais où la sieste est bonne.
Sous un regard de feu le monde s'abandonne
En un renoncement sans haine et sans amour.

Et par ces jours d'été, quand l'heure méridienne
Vient inconsciemment guetter à ma persienne
Le Temps qui ferme l'aile et doucement s'endort,

J'approche à pas menus, de peur qu'il ne s'éveille ;
Et pour marquer demain, pour conjurer le sort,
Je pose un caillou blanc au fond de sa corbeille.

ETE

Dites, vous souvient-il de la belle escalade
Qui nous fit cheminer, partant de la Marsa,
Entre un ciel de turquoise et des vagues de jade
Où notre rêve se berça ?

Nos souvenirs d'enfants nous faisaient claire escorte
Et nous nous agrippions comme les câpriers
Aux pentes. Votre main sur la mienne était forte,
Nos pas semblaient s'apparier.

Dans le gouffre, les flots venaient battre la pierre
Insensible aux assauts qui la déchiquetaient ;
L'Afrique autour de nous répandait sa lumière
Indifférente à notre paix.

La côte s'allongeant de Korbous à Gamarthe
Etirait ses contours de dormeuse au soleil
Dans ce bain de mystère engourdi, d'où s'écartent
Les amers soucis du réveil.

A l'horizon naissait comme une brise heureuse
Qui frôlait et faisait, tendre, frissonner l'eau ;
Et Zembra s'isolait au loin, pâle orgueilleuse,
Le front perdu dans un halo.

Sur le vide penchés, au sommet de la butte,
Un vertige nous prit, rapide ainsi qu'un vol ;
Sorti de quel abîme, appelant quelle chute,
Hélas, jaloux de quel envol ?

Mais tout était trop pur, et tout impérissable.
Si nos corps devaient vivre, ils le feraient demain ;
Et l'heure et le désir glissèrent comme un sable
Dans la paresse de nos mains.

Voyez, je m'en souviens, de la belle escalade
Dont l'élan nous ravit bien loin de la Marsa,
Et je garde scellé dans un coffret de jade
Le rêve que rien n'effaça.

LA COLLINE

La colline africaine étend sous le soleil
Son herbe desséchée où le chant des cigales
Semble un écho perdu des buccins, des crotales
Dont résonnait jadis la ville à son réveil.

A son pied, deux lacs bleus rétrécis à l'extrême,
Rongeant de sel givré leur limon écailleux,
Sont les pâles reflets du grand port orgueilleux
D'où par les matins clairs s'élançaient les trirèmes.

Son front baigné de calme et d'azur éclatant
Sur les temples païens érige des chapelles ;
Combien d'ans faudra-t-il pour que leur croix chancelle
Sous l'incessant effort des mystères latents ?

La bruine invisible et pesante des âges
Coule sur ses tombeaux et ses religions,
Enlise les sursauts et les rébellions
Et nivelle ses dieux du sommet aux rivages.

Près du théâtre antique entouré de jardins
Où mon passage suit la trace des cothurnes,
Les larmes ont séché dans le flanc noir des urnes
Et le sang du martyr au centre des gradins.

Que son nom soit Moloch, l'esclavage ou la peste,
La mort partout creusa le sol de son talon,
Sans répit l'accablant de ses chapes de plomb,
Car elle ne sait pas les douceurs de la sieste.

N'aurai-je qu'éprouvé le goût de votre fiel,
Vous qui faites survivre aux roses les épines,
Siècles accumulés qui gonflez la colline
Où la cendre des morts nous rapproche du ciel ?

Mais j'ai vu s'effriter et tomber en poussière
Sous les pas du futur vos funèbres splendeurs,
Carthage, dès que vint s'ébattre avec candeur
Mon tout petit enfant à l'ombre de vos pierres.

Et je n'ai plus cherché la forme ou l'origine
De ce qui nourrissait l'élan de vos palmiers.
Près de votre coupole où chantent les ramiers,
J'ai contemplé vos fleurs, oubliant leurs racines.

SOIR SUR CARTHAGE

Temple mélancolique, aux colonnes jumelles,
Aux courts pans écroulés, aux simples chapiteaux,
Couronné de clochers, de couvents, de chapelles
Dont le bronze résonne entre vos deux coteaux,

Vous que la mer consacre et baptise de sel,
Qui profilez au ciel vos lignes de camée,
Fleur antique et païenne à miracle semée
Dont la pâleur se fane aux marges d'un missel,

Je vous ai retrouvé. L'encens et les cantiques
Alanguissent la brise ; un ciel dominical
Attise les reflets de vos marbres attiques
Où ma paume s'attarde en un geste amical.

Votre horizon brûlé d'une haleine marine
Offre au cortège noir des ifs et des cyprès
— Pèlerins agitant leurs capuchons serrés —
Un fronton nimbé d'or aux feux d'aventurine.

La caresse du vent glisse d'un même élan
Sur ma chair éphémère et votre chair durable
Et voici que je sens, comme les pleurs du temps
Couler sur mon épaule un invisible sable.

Pourtant tout reste en moi paisible, résolu.
Tel un enfant blotti dans une main trop grande,
Qui n'attendit jamais qu'une bonne provende,
Puisque vous êtes là, j'accepte l'Absolu :

Puisque vous êtes là, sœur tendre et solitaire,
Puisque vous êtes là, Beauté du soir tremblant
Eparse aux bords du ciel et peut-être sur terre,
Cette terre qu'un dieu foula de son pied blanc...

Puisque vous enlacez les colonnes jumelles
Et traînez vos cheveux sur les clairs chapiteaux,
Puisque vous paressez aux flancs nus des coteaux
Et faites remuer les cloches des chapelles.

CORSE

Du fond de mon exil, vastes forêts de Corse,
Je vous entends bruire aux grands souffles marins
Qui viennent éveiller d'invisibles burins
Martelant sans répit votre aubier sous l'écorce.

D'un effort lent et sûr, vos pins dressent leurs mâts,
Et comme une flottille aux puissantes carènes,
L'Ile entraîne toujours ses peuplades chrétiennes
D'un passé fabuleux vers de nouveaux combats.

Votre ombrage est désert ; et la seule oréade
Qui jamais s'y glissa de son pas d'écureuil,
C'est notre montagnarde en vêtements de deuil,
Habile à déjouer l'assaut ou l'embuscade.

Dominant la calanque et ses rouges pitons,
Vous avez vu pointer les voiles barbaresques,
Et les rivages nus attendaient d'autres fresques
Au son du colombo, que celles des tritons.

Sous vos branches, ce toit d'où le pigeon s'envole
Abrite un simple autel issu de votre bois,
Où le prêtre jadis, à côté de la croix
Posait deux pistolets tirés de son étole.

Quels chemins suivaient-ils au sortir des couvents,
Ces moines qui cherchaient le fort de la bataille,
Portant sur leur cilice une cotte de maille
Et qui signaient les morts en taillant les vivants ?

Mais à quoi bon rêver aux ombres sous la vôtre,
Arbres devant lesquels tous nos gestes sont vains,
Vie obtuse, et déni de la vie aux humains,
Refuge indifférent du lâche et de l'apôtre.

Avons-nous tant d'amour qu'il nous en faut cacher
Au creux de votre chair ? Avons-nous tant de craintes
Qui peuplent notre nuit, pour croire que vos plaintes,
Un destin de mortel vient vous les arracher ?

Captives de leurs lois, nos propres solitudes
Voudraient pour leur salut vous avoir pour témoin ;
Nous vous prêtons un sens, et nous avons besoin
D'y croire en affrontant vos sombres multitudes.

Que t'apportera-t-il, femme, ton compagnon,
De son pays natal, qui ne soit trop farouche ?
Je t'offre cet éclat détaché d'une souche,
Ce morceau transparent de l'odorant pignon.

Qu'il te dise à jamais la foi qui s'enracine
Au long de jours passés en un commun effort,
S'imprègne de tendresse et surpasse la mort
En faisant de nos cœurs sa torche de résine.

CERES

A ma fille.

Longtemps je t'ai cherchée au creux de chaque gerbe
Où s'attardait parfois ton rêve adolescent ;
Longtemps, j'ai cheminé parmi les hautes herbes
Où les coquelicots font des flaques de sang.

Mes larmes, mes appels ressemblaient aux bruines,
Aux bourrasques d'hiver qui pleurent sans raison ;
J'ai vu naître et mourir de lente pâmoison
D'inutiles épis autour de ma poitrine.

De richesse alourdis, ployant sur mes genoux
Ou tendant vers mon front leur offrande importune,
Ils n'étaient plus pour moi qu'un obstacle entre nous,
Une hydre indéfinie aux mille têtes brunes.

Leur assaut immobile épuisait mes élans ;
J'y traçais un sillage avec mes jambes molles
En écartant du bras, comme des guêpes folles,
Ces hampes qui frappaient mon visage et mes flancs.

Où retrouver le goût de l'été qui se dore ?
Ma lèvre ne sait plus ni philtre, ni liqueur.
Reviens-moi, Perséphone au visage d'aurore,
Reviens, reviens, sans toi, la nuit gagne mon cœur.

Me voici parvenue à l'ultime emblavure,
Au pied du mont rongé par les feux souterrains ;
Je n'ai pour l'apaiser qu'une glane de grains
Egarés dans ma course aux plis de ma ceinture.

Mais tu seras à moi, quand je n'attendrai plus...
Et nous repartirons d'une même foulée,
Et nous caresserons les herbes des talus,
Et nous redresserons la récolte écroulée.

Les tiges en glissant font des rivages clairs,
Le blé dansant se presse à l'éclat des faucilles,
Nos rires délivrés montent parmi les trilles
Des oiseaux jubilant en flèche dans les airs.

Vois ! Tu renais au jour, ma fille tant aimée ;
Près de mon cœur païen, païenne trinité,
Je vous serre, à la fois d'un seul sang animées,
Mon enfant, ma jeunesse, et ma divinité.

DAPHNE

C'en est fait, je suis prise... Une flamme d'écorce
Jaillissant sous mes pas étreint déjà mon torse
D'une lave vivante, et sur mon front penché
Glisse son casque étroit. Tout mon élan fauché
Demeure suspendu dans le soir immobile,
Au creux de cet aubier, inviolable asile,
Où mon cœur vit encore, où je l'entends qui bat.
Mais quel obscur frisson sur ma nuque s'abat ?
Je sens, je crois sentir... en suis-je bien certaine...
S'attarder doucement la pression lointaine
Au long de mes cheveux, des lèvres du divin.
Hélas, qu'y cherche-t-il ? L'âpre ivresse du vin
D'amour charnel offerte à sa bouche de mâle ?
Mais il n'y trouve plus que l'odeur végétale
Des feuilles que sa main, de dépit, brise et tord ;
Dépit ou désespoir ? Un soupçon de remords,
De regret, doux zéphyr, agite, imperceptible,
Ma haute frondaison qui se croit insensible.

Qu'a-t-il gardé, mon cœur, des sentiments humains ?
— Mais qu'elle est tendre encor, l'empreinte de ces mains
Qu'en un rêve, subit puis goûte ma peau verte.
Il semble qu'une source à mes pieds s'est ouverte
D'un fluide désir en mes vaisseaux capté ;
La sève me submerge — ou bien la volupté ?
Quel est votre refuge, ô mon âme candide
Qui préfériez lancer mon corps vif dans le vide
Plutôt que de le voir par un dieu profaner ?
Je redoute à présent de le sentir faner
Sans connaître l'émoi dont brillent les seins roses,
Moi qui ne suis plus rien, qu'une parmi les choses
Sans éclat, sans péché, qui pleurent dans le vent
Les amours que l'on fuit, dont on meurt en rêvant.

Voici que lentement votre pas vous écarte
Du bord où me retient une inflexible charte.
Revenez, revenez, je suis prête à sortir
Pour vous de ma prison, m'en fallût-il mourir...
Mais le silence répond seul à la prière
De ma nuit qui réclame en vain votre lumière ;
Et pourtant sur ce corps tragique, ensorcelé,
Où mon naissant désir est à jamais scellé,
Et sur ces yeux murés, glissent, mordent, se pressent
Vos rayons vigilants en gerbes de caresses.

EVE

A chaque fruit pulpeux des étés écarlates
Je laisserai la trace avide de mes dents :
Sur ton rouge baiser, grenade qui éclates,
Sur ton rêve de chair, papaye des Soudans.

Le suc exubérant du muscat blond d'abeilles,
Le lait qui perle au sein des noires figues-fleurs,
Le jus surexcité des acides groseilles
Et la prune embuée où se figent des pleurs ;

La pêche succulente au noyau très rustique,
L'abricot constellé de taches de rousseur,
La poire qui somnole, obèse, ecclésiastique,
Comme un prélat fourré d'onctueuse douceur ;

La pourpre ruisselant de l'orange sanguine
Qu'une lame a scindée en coupes de vermeil,
La cerise charnue, égrillarde gamine,
La pastèque d'Espagne où s'endort un soleil...

Tous fruits de tous pays et de toute saison
Nourriront vainement mon désir de connaître,
Si ma soif reste seule à chercher la raison
De son tourment, de sa durée et de son être.

Serais-je condamnée au destin déhiscent
Que le vent sans visage apporte aux belles drupes ?
Sous la ronce, est-ce en vain que se révèle un sang
Qui promet davantage, et m'exalte, — ou me dupe...

Mais peut-être qu'un soir, au creux du noir hiver,
Ma main lasse en un pré trouvera quelque pomme
A la chair humble et grise, au tissu toujours vert
Qu'à peine auront blessé les jeunes dents d'un homme.

PENELOPE

De cette chambre obscure où guette mon destin
J'entends hurler les chiens et les hommes voraces.
Dans mon corps éperdu, lequel de ces rapaces
Enfoncera sa griffe au sortir du festin ?

Comme les autres soirs, ce soir me tient captive.
Autour de mes genoux la toile s'assouplit,
Elle drape mon rêve au secret de ses plis.
Le Temps glisse à mes pieds son lourd tapis d'eau vive.

Je l'ai vu s'endormir aux heures les plus roses :
J'ai cru saufs mes espoirs — N'était-ce que reflets ?
Mais dès l'âpre réveil, son haleine soufflait
Et tout se nivelait en devenant sa chose.

Il creuse de son pouce au geste négligent
Sur les fruits éblouis, de larges cernes d'ombre ;
Il dénoue en passant ma chevelure sombre
Où son empreinte laisse une cendre d'argent.

Il nous ouvre les jours d'une invisible trame
Où nous entrons tout vifs, et tôt nous voilà pris,
Nos pas, nos corps étreints, enserrés nos esprits,
Rien n'échappe à ses rêts, rien d'autre que notre âme.

Et que lui pèsent-ils nos pleurs les plus amers ?
Il cisèle sans fin leurs figures exactes,
Puis bouscule leur monde en des masses compactes
Pour les faire neiger sur quelque autre univers.

Mais je divague un peu — me serais-je assoupie ?
Quel astre nous conduit, mon maître et mon époux ?
Viendras-tu me sauver de la dent de ces loups...
Je sais, près de ma porte une esclave est tapie.

Elle écoute le bruit d'insecte familier
Du métier dont mes mains se lancent la navette
Sans discerner l'instant où, calme, je m'apprête
A lui rendre à rebours son élan régulier.

Comme le temps, je fais et défais en cadence
Une œuvre condamnée, avec des soins précis.
De te revoir, vraiment, ai-je encor le souci ?
Même l'amour se perd en mon indifférence.

Seul le jeu de mes doigts me semble précieux.
Hélas, si tu n'accours pour m'aider à renaître,
Un sortilège issu des fils que j'enchevêtre
M'aura faite impassible à l'image des dieux.

UNE BERGERE...

« Ma quenouille est au bout de sa laine; il fait noir,
Et ma maison devrait de mon œuvre être pleine. »

(Marie Noël)

Ma sœur, je vous entends presser dans votre étable
Des troupeaux bien nourris, bedonnants, duveteux ;
Depuis vos jeunes ans, votre souci, c'est eux,
Et le regret ce soir au coin du feu m'accable.

Vous les avez gardés avec un soin jaloux
En les tenant blottis au gré de votre gaule ;
Mais moi j'étais jeunette, et rêvais sous le saule,
Et les miens furent tous emportés par les loups.

Quand, la nuit, à travers les persiennes mi-closes,
Je vois vers le fuseau votre front se pencher,
J'irais bien, j'irais bien — mais jusqu'où ? — me cacher ;
Pourtant je reste, et suis la danse des doigts roses.

Le fil est souple et rond, la quenouille en lacis,
De brume, au fuseau jette une moelleuse gaine ;
Vous n'hésitez jamais en cueillant votre laine
Qui se presse, uniforme, à vos gestes précis.

Vos écheveaux pendus, doux butins de campagne,
Empliront à l'automne un monde de greniers ;
Et vos doigts diligents seront les prisonniers
Du métier, des ciseaux et du dé, ma compagne.

Puis ayant bien œuvré, votre œuvre vous vêtant,
Un brin de laurentie étoilant votre tête,
Vous irez d'un pas sûr au devant de la fête,
Et je resterai seule — avec mon cœur battant.

Hélas, pour tout trésor, hélas ! j'ai bien l'aubaine
Que retenait la ronce en frôlant vos moutons :
Je la cueillais par jeu, comme fleurs en boutons,
Je la garde par jeu, mon armoire en est pleine.

Vite, aurai-je le temps ? La table disparaît
Sous l'étrange toison brune, rousse, ocre et blanche.
Vraiment bien peu de blanc, mais sur l'ensemble, il tranche;
Mettons-le vite à part, mon Dieu, s'il s'égarait ?

Dans la quête, et d'émoi, d'effroi mon âme vibre.
Je cherche, dans le flot qui parfume mes mains
D'un reliquat d'odeurs de cystes et de thyms :
Je choisis le plus pur, l'épargne fibre à fibre.

L'obscur devient colline aux multiples sommets
Et baigne mes genoux comme une vague sombre,
Ivre de ma rigueur, j'y lance un rebut d'ombre.
S'il ne me reste rien ? Eh bien, je me soumets.

.. ..

Mais s'il en reste un peu dans le creux de ma paume,
Assez pour faire un nid au plus petit oiseau,
Assez pour reconstruire, aragne, ton réseau,
Mes efforts et ma peine auront trouvé leur baume.

Et s'il m'en reste un peu, j'irai vite au Saint-Lieu
— Puisque je crois encor que tout est renaissance —
Et j'attendrai Noël, pour couvrir en silence,
De ce léger flocon, les pieds vivants de Dieu.

TABLE

Afrique 3
La Moisson 6
La Chevrette 8
El Guetma 10
La Pierre blanche 11
Eté 12
La Colline 14
Soir sur Carthage 16
Corse 18
Cérès 21
Daphné 23
Eve 25
Pénélope 27
Une Bergère 29

Imprimerie E. DIERVILLE, Verneuil-sur-Avre (Eure)

N° d'Edition : 226 Dépôt légal 1er trimestre 1953, N° 264

PRESSBOARD
PAMPHLET BINDER
~
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N.Y.
Stockton, Calif.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 070401200